

François Rastier

Directeur de recherche, INaLCO-ERTIM, Paris

De l'essence double du langage, un projet révélateur

[introduction à *Arena Romanistica*, 2013, 12, numéro spécial :
De l'essence double du langage et le renouveau du saussurisme, pp. 6-29]

*Faut-il dire notre pensée la plus intime ?
Il est à craindre que la vue exacte
de ce qu'est la langue ne conduise
à douter de l'avenir de la linguistique.*
Ferdinand de Saussure, *ELG*, p. 87

Résumé : La découverte du manuscrit publié sous le titre *De l'essence double du langage* conduit à une révision d'ensemble du corpus des œuvres de Saussure et permet de modifier l'interprétation de sa pensée, tout à la fois obscurcie et simplifiée par l'histoire de sa réception. Nous étudierons donc les problèmes philologiques et herméneutiques que posent alors l'établissement et l'interprétation du corpus saussurien.

Les critères philologiques d'authenticité et de degré d'élaboration, les critères herméneutiques de genre et de projet théorique demandent à être articulés. Le corpus saussurien comporte-t-il un ou plusieurs points d'entrée privilégiés ? Un texte en est-il le centre organisateur ?

En inspirant le courant de recherche récent du néo-saussurisme, *De l'essence double du langage* peut conduire à reconsidérer le statut même de la linguistique contemporaine, tant dans ses rapports avec la tradition grammaticale qu'avec la philosophie du langage.

Mots clé : manuscrits, corpus, philologie, herméneutique, essence double, philosophie du langage.

Refuser l'iconisation

Contradictions. — Saussure est non seulement réputé l'un des fondateurs de la linguistique moderne, mais au delà, du structuralisme, de la sémiologie et de la méthodologie comparative dans les sciences humaines et sociales. Son nom fut même invoqué en psychanalyse tant par Jacques Lacan que par ses opposants les plus notoires, comme André Green. Toutefois, ses écrits restent peu étudiés, son projet intellectuel et scientifique reste obscurci non seulement par les conditions complexes de publications posthumes, parfois de deuxième ou troisième

main, mais par maints préjugés et jugements sommaires dont je renonce à rappeler l'édifiant florilège.

Cette étude n'entend pas participer à l'iconisation de Saussure, mais souligne la nécessité de recherches philologiques, d'enquêtes herméneutiques et de réflexions linguistiques pour restituer le projet saussurien : c'est en effet pour la linguistique un enjeu d'avenir que de pouvoir caractériser et comprendre une œuvre reconnue comme fondatrice.

Longtemps le *Cours de linguistique générale* (désormais *CLG*) a été le point d'entrée privilégié, voire quasi-exclusif, dans l'œuvre de Saussure, pour les linguistes tout d'abord, mais à plus forte raison pour les auteurs venus d'autres disciplines, de Lévi-Strauss à Derrida. Presque tous s'en tenaient à cet ouvrage qui introduisait à sa pensée et semblait l'exposer de manière indépassable. Les ouvrages autographes de Saussure, qu'il s'agisse du *Mémoire sur le système primitif des voyelles indo-européennes* (1878) ou du recueil d'études posthume paru en 1922, n'étaient presque jamais mentionnés¹. Si le *Mémoire* a fait date dans les milieux de la linguistique indo-européenne, le recueil des écrits publiés est posthume et son lectorat, peu étendu, a notablement diminué.

Enfin, la contradiction apparente entre le *Mémoire*, travail d'étudiant génial très spécialisé, et le *Cours*, texte introductif compilé par d'autres pour une parution posthume, mérite l'attention.

Le défi. — Inopinément, on découvrit en 1996 un manuscrit d'ouvrage resté inachevé, mais suffisamment abouti pour être publié en 2002 sous le titre *De l'essence double du langage*. Il formule un programme de linguistique générale, dont les notes d'étudiants compilées par Bally et Sechehaye dans le *Cours de linguistique générale* ne donnent qu'un reflet partiel et déformé.

Cette découverte a eu lieu à un moment favorable, en raison de l'affaiblissement des grammaires universelles et notamment du paradigme chomskien, mais aussi de la demande sociale d'une sémiotique évoluée pour répondre aux besoins d'une linguistique de corpus multimédia : Saussure et le saussurisme suscitent ainsi un regain d'intérêt depuis les années 1990. En témoignent trois synthèses importantes qui présentent une vision d'ensemble du projet saussurien (Bouquet 1997, Fehr, 2001, Utaker 2002), rédigées alors que leurs auteurs n'avaient pas connaissance des nouveaux manuscrits. Leur découverte fortuite a ainsi favorisé un renouveau éditorial à l'échelon international (les *Écrits de linguistique générale* ont été traduits à ce jour en quatorze langues) et de nouvelles interprétations de la pensée de Saussure.

¹ D'après les mesures bibliométriques que j'ai pu faire, le *Cours* est 160 fois plus mentionné que le *Mémoire*.

Sans s'attarder sur les débats paradoxaux qui opposent les orthodoxes qui s'en tiennent au *Cours de linguistique générale* et les tenants d'un « néo-saussurisme », ce numéro privilégie la lecture de *De l'essence double du langage*, afin de contribuer à la relecture en cours de l'ensemble du corpus saussurien.

De l'essence double du langage lance de fait un triple défi : *philologique*, alors que la linguistique s'est notoirement éloignée de la philologie ; *herméneutique*, alors que la problématique logico-grammaticale y reste dominante ; *épistémologique*, quand les théories dominantes restent largement tributaires du positivisme logique, ne serait-ce que par le dualisme cognitif pensée/langage et la tripartition syntaxe/sémantique/pragmatique, alors même que Saussure ne tient pas un discours épistémologique, mais gnoséologique et méthodologique.

Problèmes philologiques

L'édition de ces manuscrits posthumes a naturellement posé de nombreux problèmes philologiques, dont plusieurs ne sont pas résolus à ce jour. L'édition procurée chez Gallimard en 2002 par Rudolf Engler et Simon Bouquet a connu un succès public mérité. Sans aucunement se prétendre une édition critique, elle se présente comme un recueil d'écrits de linguistique générale, dans lequel *De l'essence* tient certes une place primordiale, mais qui reprend par ailleurs certains écrits déjà publiés de façon éparse, comme la *Note sur le discours*. Ce choix a sa légitimité, mais il n'est pas assumé avec conséquence, car il se limite aux manuscrits conservés à la Bibliothèque publique de Genève, sans reprendre les sections de linguistique générale des manuscrits de Harvard, que Herman Parret avait publiés en partie. Enfin, de multiples développements intéressant la linguistique générale restent épars dans les manuscrits de linguistique descriptive, notamment sanscrite ou gotique, et que personne n'a encore répertoriés.

Pour ce qui concerne *De l'essence*, la période de la seconde partie des années 1890 est généralement acceptée. En revanche, l'ordre des documents retrouvés n'a pas été conservé : Rudolf Engler les a classés et ordonnés avant de les déposer à la Bibliothèque publique de Genève. Les titres des sections, correspondant à autant d'enveloppes, sont de sa main. Le titre même de l'ensemble, *De l'essence double du langage*, a été choisi par les éditeurs, parmi d'autres titres également possibles, utilisés par Saussure, comme *Science du langage* ou *L'essence double du langage* (*De l'essence* introduit une indication de genre, celui du traité académique, bien attesté, du *De Anima* d'Aristote à *Du Sens* de Greimas).

On regrette cependant que l'édition Gallimard ne reprenne pas l'intégralité du texte (plusieurs séries de feuillets restent absents, sans que l'on sache pourquoi)². En outre, l'établissement du texte reste sujet à discussion, parfois pour le français, souvent pour le sanscrit où les transcriptions discutables ne sont pas rares. À la différence des éditions scientifiques de manuscrits, l'édition Gallimard ne signale pas les reformulations, les insertions ou les passages raturés (parmi ceux-ci, certains, conservés notamment dans l'édition italienne procurée par De Mauro, revêtent un grand intérêt). Ce choix éditorial favorise bien entendu la lecture cursive, mais donne l'impression visuelle d'un texte quasiment définitif, démentie par l'examen des sources.

Rudolf Engler avait certes préparé une transcription diplomatique, conservant toutes les caractéristiques des manuscrits. Cependant son décès n'a pas permis l'édition définitive, bien que j'aie mis en ligne cette transcription³. Il a fallu attendre quinze ans pour que paraisse en 2011 une édition critique, procurée par René Amacker⁴. Les deux éditions divergent par leur propos mais demeurent complémentaires. Dans la première, l'absence de notes, l'effacement des repentirs servent l'énergie radicale et la concision de la pensée et favorisent à bon droit la sidération du lecteur — l'étonnement reste le premier moteur des interprétations créatrices. Dans la seconde, les détails les plus minutieux donnent carrière à des réflexions sur la génétique du texte théorique et appellent une lecture érudite.

Problèmes herméneutiques

À ces questions philologiques s'ajoutent des problèmes herméneutiques, qui intéressent l'inachèvement du texte, son genre et sa place dans le corpus saussurien.

i) La lecture des textes inachevés pose évidemment un problème particulier : s'ils reflètent le point de vue de leur auteur au moment de leur rédaction, il ne les a pas garantis par un accord de publication ; en d'autres termes, ils portent sa « signature », mais non son « sceau ».

En l'occurrence toutefois, Saussure entendait bien rédiger un livre, et non simplement prendre des notes, comme les *Notes Item*, puisqu'il écrit une *préface* et emploie aussi le terme d'*avant-propos*, tout comme il désigne le manuscrit par des expressions comme *cet opuscule* ou *ce*

² Figurant dans le dossier *Science du langage*, les pages 201-215, 217-237, 265-275 ne sont « ni transcrites, ni mentionnées » dans les *ELG* (cf. Matsuzawa, 2012, p. 42, n. 4).

³ Saussure, F. de. (2004) *De l'essence double du langage*, transcription diplomatique d'après le manuscrit déposé à la Bibliothèque de Genève en 1996. Ed. par Engler, R., *Texto !* [En ligne], URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=1749>

⁴ Saussure, F. de (2011) *Science du langage. De la double essence du langage et autres documents du ms BGE Arch. de Saussure 372. Edition partielle mais raisonnée et augmentée des Écrits de linguistique générale*. Ed. par René Amacker, Genève, Droz, Publications du Cercle Ferdinand de Saussure, VII.

livre. Le terme d'*opuscule* laisse supposer que l'étendue de l'ouvrage achevé n'aurait guère dépassé celle du manuscrit dont on dispose.

ii) Pour interpréter ce texte, il importe de caractériser son genre. On a parlé de *brouillon*, mais les brouillons ne sont qu'un type de document, et non de texte. On a évoqué des fragments, mais il convient de distinguer le fragment comme genre⁵ et l'état parfois fragmentaire d'une ébauche. *A fortiori*, les formulations saussuriennes n'ont rien de commun avec les règles traditionnelles en grammaire, des sutras de Panini aux formulations de Denys le Thrace ou de Priscien.

Il s'agit bien d'un traité de linguistique qui dans une rédaction assez continue expose des principes théoriques et méthodologiques ordonnés par un projet unitaire. Le nombre et la qualité des corrections et insertions témoignent d'un degré d'élaboration poussé, avec plusieurs campagnes rédactionnelles. Le dossier comprend des parties suivies et soigneusement rédigées, destinées à des lecteurs, et ayant donc dépassé le stade des notes personnelles. Dans l'état actuel des connaissances, il s'agit d'un premier jet qui n'a pas ensuite été mis au propre.

Ces indications engagent à une lecture suivie, méthodique, réflexive, et supposant une cohérence d'ensemble entre les parties du texte – ce que n'exigerait pas un simple recueil de notations théoriques, comme par exemple les *Cahiers* ou les *Recherches (Untersuchungen)* de Wittgenstein.

iii) Les livres novateurs de Godel et la somme de Engler avaient certes apporté des matériaux pour une révision critique de l'appréciation du *Cours*, mais le paradoxe demeurait : Saussure est connu pour un livre qu'il n'a pas écrit. En outre, un cours universitaire ne peut guère présenter la pensée de son auteur dans ce qu'elle a de plus systématique et de plus novateur quand il faut, en fonction des programmes et des cursus, introduire les notions générales de la discipline à des étudiants qui ne sont pas nécessairement très avancés. Il serait déplacé de confondre un cours avec une série d'exposés de recherche, d'autant plus que Saussure, même dans sa correspondance avec des collègues proches ou les conversations avec des amis, ne laissait guère filtrer de réflexions théoriques et accumulait des inédits dont il restait insatisfait.

Le *Cours* posthume compilé par Bally et Sechehaye se prête d'autant mieux à des enseignements qu'il impose un plan et introduit une sorte de progression assez scolaire. En persiflant quelque peu, on peut créditer ses auteurs d'avoir tu ce qui semblait

⁵ Par exemple chez Nietzsche ou Wittgenstein ; ou encore dans les aphorismes saussuriens écrits par Nunzio La Fauci (*Facettes de linguistique rationnelle*, Pise, ETS, 2009, rééd. <http://www.revue-texto.net>).

incompréhensible, y compris pour eux, et d'avoir toutefois laissé deviner malgré tout, pour un large public universitaire, l'intérêt de la pensée saussurienne.

Jusqu'à présent, le *Cours*, ouvrage de troisième main, a servi de point d'entrée dans le corpus saussurien, si bien par exemple que certains présentent Saussure comme un auteur contradictoire voire insaisissable : en effet, *De l'essence*, écrit authentique, ose sur des points cruciaux contredire le *Cours*, écrit largement apocryphe. Aussi, la place de *De l'essence* dans le corpus saussurien mérite-t-elle d'être précisée, car sa découverte en modifie l'économie. Alors que ce corpus était dominé par deux ouvrages apparemment antithétiques, tant par leur propos que par leur statut d'authenticité, le *Mémoire* et le *Cours*, *De l'essence* revêt un statut intermédiaire : ouvrage théorique et méthodologique, il tire le bilan théorique du *Mémoire* en explicitant une conception novatrice des langues et de leur description ; d'autre part, il formule nettement des principes qui transparaissent dans le *Cours*, malgré les simplifications apportées par les auditeurs et les brouillages ou manipulations des éditeurs. Cet écrit semble ainsi le chaînon manquant qui permet de relier le *Mémoire* et le *Cours* : d'une part, il permet une compréhension unifiée des notes et fragments de linguistique générale publiés en 1974 par Engler, ou découverts conjointement à *De l'essence* en 1996 mais non intégrés à son dossier éditorial ; mais encore il recèle des nouveautés radicales, notamment sur les dualités, comme la dualité langue/parole ou la dualité signifiant/signifié, qui seront explorées dans les grandes recherches inédites de la décennie 1900-1910 sur les légendes germaniques et les anagrammes.

On sait que le point d'entrée dans un corpus revêt une importance cruciale pour son interprétation : en ménageant un nouveau point d'entrée dans le corpus saussurien, *De l'essence* ouvre de nouvelles perspectives d'interprétation qui justifient l'essor actuel de la linguistique saussurienne. Il vint en effet, après une période de doutes ou du moins de refus où Saussure a failli abandonner la linguistique, tracer le programme d'une théorie et d'une méthodologie dont ses cours n'ont révélé que certains aspects. Pendant les deux décennies qui suivront, jusqu'à sa mort en 1913, sa réflexion se développera et évoluera à partir de cette synthèse programmatique. Il ne s'agit pas pour autant d'ériger *De l'essence* en dogme et d'en faire le seul point d'accès au corpus ; mais l'hypothèse de son caractère déterminant se confirme à mesure que progressent la relecture et la réévaluation de l'œuvre saussurienne.

Un sain principe de l'herméneutique veut que l'on plonge un texte dans son corpus d'écriture et de lecture initial. C'est là une condition nécessaire pour reconstituer son projet et

découvrir non pas notre horizon d'attente formé sur une tradition (*De l'essence* ne correspondait à aucun horizon d'attente), mais l'horizon inattendu qui fut celui de Saussure⁶.

Les théoriciens du post-modernisme, depuis Derrida, tout comme les tenants de l'Analyse du discours, ont répété qu'il fallait dépasser un Saussure qu'ils assimilaient à une linguistique de la langue. S'ils ignoraient ou ne voulaient pas savoir que Saussure lui-même les avait précédés, il est clair aujourd'hui que *De l'essence* dépasse le *Cours*.

Problèmes linguistiques

Épistémologie ou gnoséologie ? — Victime de son inflation théorique et de sa faiblesse descriptive, la linguistique contemporaine a abandonné une large part des recherches historiques et comparatives, au profit de diverses grammaires universelles, formalismes trop puissants, sans capacités calculatoires et sans portée empirique. Ainsi quand Milner publie *Introduction à une science du langage*, il entend crânement fonder, à la suite de Chomsky, une discipline qui existait déjà depuis deux siècles, et revendique un point de vue « résolument scientifique » (1995, p. 10) pour en faire une « science galiléenne », telle que « la science du langage se sépare radicalement des « sciences » de la culture » (1995, p. 214).

Récurrent depuis la traduction a du *Cours* en anglais (1959), le parallèle entre Saussure et Chomsky reste sans fondement. Contre le scientisme dogmatique des néo-grammairiens, école dominante en son temps, Saussure entend réfléchir et approfondir la linguistique historique et comparée, en la liant étroitement aux sciences de la culture : alors qu'à la fin des années 1880, découragé par le dogmatisme régnant, il avait envisagé d'abandonner la linguistique, il écrivait en 1894 dans une lettre à Meillet : « C'est, en dernière analyse, seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes les autres comme appartenant à certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique qui conserve quelque intérêt pour moi »⁷.

La relative solitude intellectuelle de Saussure a fait de lui un fondateur putatif, car elle ne correspond que trop bien à l'image romantique du savant génial. Cependant, il entendait d'autant moins fonder la linguistique qu'elle l'était déjà depuis un siècle : il veut en affermir les principes, cerner son champ d'objectivation et détailler sa méthodologie. En outre, sa conception de la science s'écarte de la problématique du fondement, liée à l'image des

⁶ La notion gadamérienne d'horizon d'attente est à tout le moins conservatrice, puisqu'elle fait prévaloir sur l'œuvre la tradition interprétative, acceptée de façon non critique : ainsi le *CLG* a-t-il configuré l'horizon d'attente de l'œuvre de Saussure, en restreignant abusivement son interprétation.

⁷ Cf. Benveniste, éd., 1994, p. 95.

sciences logico-formelles dont se recommandent les écoles néo-positivistes, de Chomsky à Milner.

Bien entendu, Saussure a inspiré des œuvres majeures comme celles de Hjelmslev (encore plus isolée et énigmatique) ou de Coseriu, voire de Jakobson et de Lévi-Strauss. Mais la lecture « structuraliste » de Saussure est largement une reconstruction projective qui s'appuie sur les simplifications du *Cours*. Par exemple, Lacan exalte la barre qui sépare le signifiant du signifié : elle figure certes dans le *Cours*, mais non dans les manuscrits de Saussure (où il s'agit d'un pointillé, parfois tracé en diagonale).

Par la théorie des dualités, *De l'essence* contredit aussi le binarisme jakobsonien qui fut l'un des péchés mignons du structuralisme des années 1960. En effet, les dualités n'opposent pas un terme à un autre, mais un terme au couple qu'il forme avec l'autre. Chacun forme une dualité avec le tout qui le contient. Les dualités déterminent des oppositions participatives entre la partie et le tout, comme on le voit entre zone intense et zone extense dans *La théorie des cas* de Hjelmslev : elles traduisent la dominance méthodologique d'un point de vue sur l'autre. Cela concrétise, dans la sémosis même, le principe herméneutique que le global détermine le local ; en d'autres termes, que le signe détermine chacune de ses faces. Ainsi le terme A s'oppose à A/B, et le terme B à A/B (dans cette notation la barre oblique indique une relation de dualité). En outre, une dualité A/B n'existe que différentiellement par rapport aux dualités voisines (en paradigme ou en syntagme) soit [A vs A/B] vs [C/D], [X/Y] (dans cette notation, vs indique une opposition participative et les crochets délimitent des lieux de globalité). Comme les termes n'ont aucune existence propre indépendante des différences qui les délimitent, ils ne sont pas des éléments et ne se prêtent pas au principe de compositionnalité qui permettrait de dériver le sens d'une expression du sens de ses sous-expressions — ce qui interdit de penser que les phrases soient des assemblages de mots et les textes des assemblages de phrases.

Enfin, le concept même de dualité instaure une dialectique particulière, qui rompt avec le dualisme traditionnel en philosophie du langage : depuis le *Peri hermeneias* d'Aristote, il oppose les représentations mentales universelles aux sons variables des langues, l'intelligible et le sensible, et se poursuit de nos jours en linguistique cognitive. Cette dialectique n'a rien non plus de commun avec la dialectique hégélienne ni avec son inversion marxienne.

Disparition de l'ontologie. — Post-structuraliste à sa manière, Saussure élabore le projet rationnel de la linguistique, mais le fonde ainsi dans une herméneutique de la complexité, lointainement dérivée de Schleiermacher et surtout de Humboldt : elle se traduit tant par une

gnoséologie que par une méthodologie, deux domaines où *De l'essence* excelle, alors que l'épistémologie n'y apparaît ni par sa problématique ni par son propos. Cette gnoséologie est fondée d'une part sur une préconception non substantialiste du réel⁸ : les objets de la linguistique ne sont ni identiques à eux-mêmes, ni homogènes, ni discrets, ni stables. Ils sont pris dans des transformations continues qui font de chaque occurrence un hapax. Cela contrevient à des préjugés majeurs de la millénaire tradition logico-grammaticale qui s'est poursuivie dans les grammaires universelles.

La rupture avec l'ontologie est d'autant plus nette que l'objectivation des phénomènes linguistiques dépend de points de vue dont le caractère constituant élude la conception étiologique de la science. Benveniste note à ce propos : « En somme la réalité de l'objet (n'est) pas séparable de la méthode propre à le définir » (1966, p. 119). Issue de la tradition herméneutique des Lumières allemandes, la notion de *point de vue* revêt ici une importance cruciale, car toutes les dualités saussuriennes sont des dualités de points de vue.

La portée anti-ontologique de l'œuvre saussurienne a été d'autant moins comprise qu'en linguistique, la philosophie du langage fait un éternel retour, car elle est fondée sur une théorie des représentations (logiques ou phénoménologiques), elle-même gagée sur une théorie de l'Être. Or les voix les plus autorisées, de Peirce à Eco, mettent l'Être au fondement de toute sémiotique, car il règne dans l'histoire de la pensée occidentale comme le Dieu des philosophes, celui dont même les athées parmi eux n'ont pu se passer, matérialistes compris. Les débats ne portent ne portent jamais sur le bien fondé de l'ontologie, mais sur le mode de présence de l'Être, le courant aristotélien et thomiste plaidant pour l'immanence, le courant augustinien pour la transcendance⁹. Secondairement, l'opposition entre les nominalistes et les réalistes a affronté en fait deux formes de réalisme, celui des espèces ou catégories générales, et celui des individus.

Le sens est un mode de dévoilement de cette présence. Les mots, selon la *Métaphysique* d'Aristote, ont un sens parce que les choses ont un être. Les mots par excellence, qui viennent

⁸ Pour un développement, on peut au besoin consulter Rastier (2003). On évoque souvent l'Inde d'une manière globale en privilégiant de fait les grammairiens, logiciens et herméneutes de la tradition védique, tous attachés pour des raisons religieuses à une ontologie fixiste ; toutefois, si Saussure – comme beaucoup de linguistes de son temps — entretient un rapport technique avec les grammairiens du sancrit védique, Panini au premier chef (voir *infra* D'Ottavi), il développe sur bien des points une pensée analogue à celle des adversaires et critique bouddhistes de la tradition védique ; on a ainsi souligné les analogies entre la méthode différentielle de Saussure et la logique de l'*apoha* (ou répudiation) fondée par Dignaga (cf. Rastier, 1991). Quoiqu'il en soit de la logique des positions théoriques, ce serait simplifier à outrance que d'invoquer sans plus « Le don de l'Inde » (Françoise Atlani-Voisin, in Bouquet, éd. *Saussure*, L'Herne, 2003, pp. 79-93), et le « travail textuel de l'Inconscient » (p. 80), tout en essentialisant l'Inde (p. 84, 89, 90 et *passim*) réduite à la seule tradition védique.

⁹ À la suite du néo-platonisme qui plaçait l'Un au-delà de l'Être. Cette position a toutefois ouvert la tradition de l'ontologie négative, chez le Pseudo-Denys, qui va jusqu'à Eckhart et Hegel.

en début de toutes les listes de parties du discours, jusqu'à nos jours, sont les noms, car ils sont considérés comme des étiquettes référentielles (*labels*, écrit Rosch). Peu importent les conséquences absurdes de cette obsession ontologique, puisqu'elle relève de la croyance¹⁰.

Au XX^e siècle, même des auteurs aussi antithétiques que Carnap et Heidegger concordent sur le fait que l'Être est la grande question, que toute pensée et toute connaissance découle de la préconception de l'Être. Dans ces conditions, la conception non référentialiste de Saussure ne pouvait rivaliser avec le triangle de Ogden et Richards, *Symbol, Thought, Referent*, qui reconduit le triangle scolastique *Vox, Conceptus, Res*, ni contre Morris et Carnap qui s'appuient sur cette tradition pour tracer la tripartition Syntaxe, Sémantique, Pragmatique.

À présent, les ontologies se multiplient en devenant un format général de représentation des connaissances. Toute connaissance se doit d'être transcribable dans le format du Web sémantique qui a pour ambition de totaliser les connaissances – et de les contrôler. Dans les milieux informatiques, familiers de la sémantique logique, la perspective référentielle règne d'autant plus unanimement que les formats de représentation procèdent d'une pensée non-critique.

La pérennité de l'ontologie explique pourquoi Saussure ne peut être compris sans être réontologisé, comme le Saussure référentialiste de Martin et Kleiber ou le Saussure substantialiste d'Atlani. Cependant, par son absence de toute préconception de l'Être, son recours à la négativité, mais non à la dialectique de l'ontologie négative, *De l'essence double* exerce une critique radicale du substantialisme, du fixisme et de la référence, sans précédent dans l'histoire de la linguistique comme de la philosophie occidentale, et permet ainsi de concevoir l'autonomie du sémiotique et de l'objectiver selon un mode spécifique de scientificité.

Une linguistique unifiée. — Comme l'ensemble de l'œuvre saussurienne, *De l'essence* revêt une portée épistémologique, mais ce texte ne relève pas de l'épistémologie. Il contient des aspects critiques paraissent épistémologiques, tant on s'est habitué au conformisme de ce que Kuhn nommait la « science normale » et qui relève de l'ordinaire train-train technoscientifique¹¹.

Bref, Saussure ne construit pas une « nouvelle » épistémologie de la linguistique – qui serait une partie de la philosophie de la science au sens de Milner, ni même une philosophie du

¹⁰ Kripke l'a radicalisée avec succès : par fidéisme référentiel, sa théorie fixe la signification du nom propre dans tous les mondes possibles.

¹¹ L'épistémologie ne s'est constituée en sous-discipline philosophique que dans la première décennie du XX^e siècle. À l'époque où Saussure commence sa carrière intellectuelle, il n'existait qu'un domaine de réflexion nommé « critique des sciences ».

langage : pour lui, la question du langage se réduit pour l'essentiel à l'étude des langues, et il l'aborde d'une manière non-philosophique – son propos reste d'ailleurs indemne de philosophèmes. Ce serait se méprendre que de plonger son œuvre dans un corpus de philosophes du langage où il voisinerait avec Wittgenstein voire Frege. Aussi, l'on peut regretter que les éditeurs des *ELG* n'aient retenu que les écrits de linguistique générale et choisi un titre qui évoque immédiatement le *CLG* et instaure un face-à-face quelque peu artificiel. Cela leur permettait certes de rivaliser sportivement avec Bally et Sechehaye, mais donne de Saussure l'image faussée d'un philosophe et d'un épistémologue (voir notamment la préface des *ELG*, p. 4). L'expression même de *linguistique générale* ne figure dans les *ELG* que sous la plume des éditeurs.

Les écrits publiés par Saussure portent sur la linguistique indo-européenne et ne traitent pas de linguistique générale. Sa chaire à Genève, où il s'installe en 1891, est une chaire de linguistique historique et comparée des langues indo-européennes. L'expression *linguistique générale* figure dans l'intitulé académique de l'enseignement auquel Saussure se consacre à partir de 1909, quand il succède à Wertheimer. Il le conçoit comme une introduction aux linguistiques particulières, au sein de la linguistique historique et comparée. Les cours qu'il donne pendant trois ans sous cet intitulé succèdent aux cours de linguistique descriptive, de gotique et de sanscrit notamment, qu'il a dispensés pendant plus de vingt ans à Paris puis à Genève. Aussi, malgré le prestige didactique des généralités, le choix de réduire sa pensée à la linguistique générale fait peu de cas du développement de son projet : il n'a abordé ce que nous nommerions aujourd'hui les problèmes de linguistique générale que dix ans après sa thèse. Il entend articuler linguistique générale et linguistiques particulières, en réfléchissant la dualité entre langage et langues, qui garde un caractère primordial aujourd'hui, alors que les théories du langage se multiplient, mais que la description des langues reste négligée.

Quelle est donc ici la légitimité de la notion de « linguistique générale » ? La question peut surprendre, car Saussure passe dans la plupart des manuels pour le fondateur de la linguistique générale. Dans les années 1960 et 1970 la formule fait florès : rappelons les *Éléments de linguistique générale* de Martinet (1960), les *Essais de linguistique générale* de Jakobson (1963), les *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste (t. I, 1966, t. II, 1974), la *Linguistique générale* de Pottier (1974). Les *Écrits de linguistique générale* (Saussure, 2002) et les *Leçons de linguistique générale* (Gallimard, à paraître) marquent la pérennité de cette formule dans l'esprit des éditeurs — et sans doute des lecteurs. Si Saussure n'a jamais utilisé cette formule dans le titre ni dans le texte d'un de ses écrits, c'est que pour lui, la distinction entre linguistique générale et linguistique descriptive serait oiseuse, puisque l'étude du langage réside dans celle

des langues¹² : il n'y a qu'une linguistique, qu'il nomme à l'occasion *Science du langage*. Quand ils ont intitulé leur édition posthume *Cours de linguistique générale*, Bally et Sechehaye reprenaient une formule académique, qui traduisait *Allgemeine Sprachwissenschaft*, notion englobante regroupant toutes les études linguistiques. Toutefois *général* introduit en français une nuance d'abstraction, fort nette depuis les Grammaires générales du XVIII^e siècle.

De fait, le succès de la notion de « linguistique générale » accompagne l'abandon tacite de la linguistique historique et comparée, comme le passage au second plan de la « linguistique des langues ». Elle met ainsi Saussure de plain-pied avec des auteurs comme Chomsky — qui se désintéresse explicitement des langues au profit du langage — et de la grammaire universelle. L'idée convenue que Saussure a fondé la linguistique générale induit donc une illusion rétrospective qui permet de le lire soit comme un philosophe du langage, soit comme un précurseur des grammaires universelles contemporaines.

Cela peut conduire à une lecture partielle qui ne rend pas justice au propos saussurien. Du point de vue gnoséologique explicité par *De l'essence* découlent des questions méthodologiques majeures : comment isoler et décrire des « entités » duelles, hétérogènes, instables, ne préexistant pas au point de vue qui les reconnaît ou les constitue ? Ainsi *De l'essence* est principalement une recherche de méthode, tant une méthode d'objectivation qu'une méthode d'exposition. Cette recherche est restée en suspens, car elle soulevait des problèmes irrésolus qui intéressent tant le statut des langues comme pratiques culturelles que les textes comme objets culturels.

L'introuvable formulation. — Comme l'élaboration théorique est indissociable de ses formes d'expression, il aurait fallu à Saussure trouver une méthode d'exposition nouvelle et en quelque sorte créer un genre : nous retrouvons ici la question du genre dont relèverait *De l'essence*. Les modes d'exposition académiques, du précis au traité, concrétisent la tradition aristotélicienne puis scolastique qui impose de partir des principes et de déployer par diverses médiations leurs conséquences, jusqu'à en déduire les catégories descriptives. Cette démarche déductive reste omniprésente, jusque dans le tracé des arbres syntaxiques — qui commencent par le rassurant symbole P (pour *phrase*). Analyse et synthèse, induction et déduction,

¹² Voir aussi Benveniste : « Il faudra se pénétrer de cette vérité que la réflexion sur le langage n'est fructueuse que si elle porte d'abord sur les langues réelles. L'étude de ces organismes empiriques, historiques, que sont les langues demeure le seul accès possible à la compréhension des mécanismes généraux et du fonctionnement du langage. » (1966, p. 1).

connaissance des régularités des phénomènes par abstraction de lois, tout cet édifice de préconceptions scientifiques devient inutilisable pour la théorie saussurienne.

Comment alors interpréter le silence de Saussure, ou du moins l'inachèvement et la non-publication d'un écrit comme *De l'essence* ? Vraisemblablement, Saussure a renoncé à son projet de livre en raison de difficultés méthodologiques internes liées à la structure même de la théorie linguistique et à la contradiction qu'elle entretient avec les *modes d'exposition* canoniques qui imposent, en fonction d'une théorie implicite de la connaissance devenue sens commun, une forme limitée de rationalité, de tradition aristotélicienne. Pour qui prend au sérieux la dualité entre contenu et expression comme la question de la sémiosis textuelle, une pensée nouvelle ne peut « s'exprimer » dans des formes anciennes, mais exige pour se constituer des modes d'expression originaux. Par exemple, Tullio De Mauro (2005) a souligné à bon droit que dans le dossier de *De l'essence* se trouvent au moins quatre *incipit* différents et déclarés (§ 1, 9, 27, *MI* 4) ; mais cela souligne moins l'indécision de Saussure ou le désordre de ses notes que l'impossibilité théorique d'arrêter un commencement : « Nous nous permettrons de remettre, jusqu'à trois ou quatre fois sous différentes formes, la même idée sous les yeux du lecteur, parce qu'il n'existe réellement aucun point de départ plus indiqué qu'un autre pour y fonder la démonstration » (Saussure, 2002, 198). À ces difficultés propres s'ajoute sans doute une forme de pessimisme ou de lucidité, comme on voudra : Saussure se doutait qu'il ne serait pas compris et qu'il ne pouvait l'être : la suite lui donna raison.

Vraisemblablement, le mode d'exposition qu'ébauche *De l'essence* transpose et concrétise dans son expression même la conception herméneutique du langage qui s'y trouve formulée : par exemple, de même que le langage n'a pas d'origine (même dans l'histoire), la théorie du langage n'a pas de commencement absolu. On se demande même si la relation de représentation, qui dans le paradigme logico-grammatical articule le langage-objet et le métalangage, ne serait pas ici une relation d'émulation participative entre le langage et la théorie du langage. La conception saussurienne de la sémiosis semble autoriser l'idée d'une telle participation réflexive, puisque que l'objet dépend entièrement du point de vue qui le constitue.

Alors que Saussure s'en sépare décisivement, la théorie non critique de la connaissance scientifique suppose l'illusion référentielle, partagée par l'empirisme logique : un ensemble d'objets serait donné, devant nous, et nous aurions à les catégoriser, les classer, les abstraire pour discerner entre eux des relations logiques à portée causale. Paradoxe notoire du néo-positivisme, ce mixte instable d'empirisme et de logicisme a configuré la théorie dominante de la science, de Carnap à Popper, et il est devenu le fondement indiscuté des ambitions

technoscientifiques, celles du Web sémantique notamment (cf. l'auteur, 2011). Il ne paraît fonctionner cependant que si les signes sont réduits à de simples signifiants (matériels) : symboles logiques ou signaux. Si l'on considère en revanche que les signifiants ne sont pas donnés, mais ont à être constitués, et que les signes sont des entités duelles, telles qu'on ne puisse séparer le signifiant du signifié, on ne peut identifier et connaître les signes qu'en modélisant leurs parcours de constitution, c'est-à-dire leur interprétation.

Saussure veut-il pour autant constituer un métalangage ? Outre qu'elle repose sur l'illusion référentielle, la notion de métalangage concrétise une conception logique du langage et de la sémiotique — on doit en effet cette notion à la logique russellienne). Certes, Saussure fait fréquemment allusion à l'algèbre et certains ont pu en conclure qu'il projetait une formalisation de la linguistique. En introduisant la notion d'algèbre, Saussure évoquait un mode d'opérations sur des inconnues : en effet, toutes les grandeurs linguistiques sont *a priori* des inconnues, au sens où elles ne sont définies, différentiellement, que par leur position en paradigme ou en syntagme. Cela rompt évidemment avec l'ontologie des substances, et ouvre une conception particulière de la linguistique comme théorie des formes. Ainsi Hjelmslev, dans le *Résumé d'une théorie du langage* a-t-il radicalisé et poursuivi, sans l'achever, le projet saussurien : tous les concepts de la théorie et toutes les grandeurs qu'ils définissent sont remplacés par des notations de type algébrique, sans cependant qu'elle puisse être assimilée à un calcul.

Lectures historiques et lectures présentistes. — On peut lire aujourd'hui Saussure de deux manières complémentaires : pour restituer sa pensée relativement à la linguistique de son temps, ou pour contribuer au développement des courants saussuriens de la linguistique actuelle.

A) Un siècle après le décès de Saussure, il reste d'autant plus difficile de le comprendre que l'espace problématique de son temps n'est plus connu, car la continuité de la linguistique a été rompue par de multiples gestes dogmatiques de table-rase. En outre, l'unité problématique des sciences historiques et la notion même de science historique (nous parlons aujourd'hui de sciences sociales ou de sciences de la culture) a été rompue dès les années 1930. Tandis que Heidegger récusait à la fois la notion de science (au motif que la science « ne pense pas ») et celle d'histoire au profit d'une méditation sur l'origine, Carnap, s'opposant explicitement à lui, excluait comme métaphysiques toutes les disciplines dont les propositions s'écartaient des énoncés de fait. Le démembrement actuel de la linguistique en une science dure (une

« neuroscience cognitive », selon Pinker) et en une philosophie du langage, continentale ou non, se trouvait dès lors en germe.

Comme Saussure récusait les idées dominantes en linguistique, on pourrait certes penser qu'il pourrait être lu en lui-même et pour lui-même ; cependant, pour révéler son projet, il faut non seulement étudier le corpus de ses œuvres, mais le corpus opératoire des contemporains qu'il approuve ou réfute. Bref, et c'est là aussi un des mérites de contributions comme celles de Tullio De Mauro ou de Marie-José Béguelin, mieux vaut le lire par rapport à Whitney ou Kruszewski, plutôt que Wittgenstein ou Chomsky.

Comme l'œuvre de Saussure a connu une notoire postérité, elle a en outre une tradition interprétative propre. Cependant, les auteurs qui, malgré un corpus restreint, l'avaient le mieux compris, comme Hjelmslev ou Coseriu, ont été eux-mêmes méconnus ou oubliés avec le programme même de la linguistique historique et comparée, sauf dans certains domaines comme la romanistique. Si donc, à défaut de connaître son corpus ou sa tradition, on lit Saussure comme un essayiste stimulant, un inclassable classique, un auteur vedette ou un simple excitant intellectuel, on peut bien entendu le rapprocher de Wittgenstein, mais en faire un « philosophe du langage » fausserait son projet scientifique et celui de la linguistique dont il veut réfléchir les fondements.

Depuis le milieu du XX^e siècle, avec l'essor du positivisme logique, la théorie linguistique s'est séparée des sciences historiques pour se rapprocher et parfois se fondre avec la philosophie du langage : la tripartition sémiotique syntaxe/sémantique/pragmatique, proposée dans les années 1930 par Charles Morris et Rudolf Carnap – l'un ingénieur devenu philosophe et l'autre logicien – se fonde non seulement sur une lecture faussée de Peirce, mais elle va à l'encontre de la conception sémiotique de Saussure et des acquis de la linguistique depuis Humboldt. Or, malgré son absence de tout fondement linguistique, et quoiqu'elle élève à nos yeux l'obstacle épistémologique principal au développement des sciences du langage, elle a été si bien intériorisée par les linguistes qu'elle trace à présent des divisions disciplinaires devenues inquestionnées, et qu'elle a prélué à leur répartition sans reste entre la cognition (alliant sémantique — logique ou psychologique — et syntaxe) et la communication (alliant pragmatique et syntaxe). Parmi les auteurs vedettes de la linguistique contemporaine, Chomsky dérive ainsi de Carnap (dont il fut le disciple), Sperber se recommande de Grice, etc. Bref, par les postulats universalistes et achroniques qu'elle partage avec la philosophie du langage, la linguistique théorique en vue de nos jours se cantonne au langage et se désintéresse de fait de la description des langues, sinon pour y puiser quelques exemples, comme on le voit en linguistique cognitive. Remarquablement, les multiples publications sur l'origine du

langage (question métaphysique que Saussure récuse) ne font aucunement allusion à l'histoire des langues.

Après un siècle, il était donc prévisible que des réductions ou méprises rétrospectives biaisent la lecture de Saussure. D'une part, devant une pensée difficile, il reste tentant de se tourner vers des théories simplistes et consensuelles ; d'autre part, la lecture de Saussure est fréquemment colorée par diverses « tentations » :

(i) La réduction logico-positiviste en fait un précurseur de Chomsky ou de Sperber, un cognitiviste avant la lettre ; il n'est pas rare, même en Suisse, que Saussure soit instrumentalisé ainsi.

(ii) La méprise épistémologique en fait, nous l'avons vu, un philosophe du langage.

(iii) La tentation herméneutique, certes moins fréquente, invite à lire Saussure à travers Heidegger ou Gadamer, alors qu'avec eux l'herméneutique s'est notablement spiritualisée, s'est éloignée des textes et des langues, puis a systématisé le principe déconstructionniste que l'on doit faire violence aux textes. Comme l'a montré Ludwig Jäger dès le milieu des années 1970, c'est l'herméneutique matérielle, philologique, de Schleiermacher et surtout de Humboldt qui reste pertinente.

B) Mais Saussure n'est-il plus qu'un objet d'histoire ? Que serait le « néosaussurisme » — néologisme forgé par Bouquet voici quinze ans, à propos d'un livre de Coursil ? Alors que le fil de l'histoire des idées linguistiques a été rompu, comment renouer avec la linguistique historique et comparée, comme avec les sciences de la culture auxquelles elle appartient ? Elle se trouve à une croisée des chemins : elle peut parfaitement disparaître au profit de théories du langage comme la *Formal Philosophy* de Montague, ou encore de théories neuroscientifiques. Seul l'enseignement des langues, du moins celle jugées encore utiles, demeure alors, comme on le voit dans certains pays, mais la linguistique des langues se réduit à une didactique — ce processus accompagne d'ailleurs, discrètement, la disparition des langues peu documentées.

À mes yeux du moins, la seule issue reste d'approfondir le programme de la linguistique historique et comparée, qui, pour être ignorée des décideurs et des experts (tributaires d'une pensée unique de la science « normale »¹³), n'en a pas pour autant démerité. C'est dans ce sens que j'avais intitulé *Après Chomsky, Saussure ?* une table-ronde au colloque *Révolutions saussuriennes* à Genève.

¹³ Depuis que l'idéologie managériale s'est imposée dans le monde académique, beaucoup d'écoles scientifiques fonctionnent comme des firmes concurrentielles, avec des pratiques de *lobbying* et de *branding*, déniaient tout intérêt aux écoles perçues comme concurrentes.

Il convient ici de distinguer la tradition grammaticale des innovations apportées par la linguistique. La grammaire, discipline scolaire de base, placée au début du *trivium*, et toujours enseignée aux jeunes enfants, connaissait de notables limitations. Elle se fondait sur un inventaire canonique de parties du discours, classées et hiérarchisées selon le statut ontologique de leurs référents supposés (aux substantifs les substances, aux adjectifs les accidents, aux verbes les actions, etc.)¹⁴. L'analyse morphologique restait sommaire, pour ne pas troubler le parallélisme logico-grammatical : d'où les notions de cas, de flexion, etc. qui marquent les accidents des substances. La prédication grammaticale transposant le jugement logique, elle en restait à la phrase, la concevant comme expression de propositions logiques. Elle en faisait une analyse hiérarchique, fondée sur les notions de rection et d'accord. L'expression, et notamment les sons linguistiques, la prosodie étaient quasiment absentes (on privilégiait les lettres, comme le nom même de *grammaire* le rappelle).

Jusqu'à nos jours, la philosophie du langage est restée tributaire de la conception grammaticale héritée de la tradition scolastique (la Renaissance n'a que marginalement modifié la conception traditionnelle du langage). Les grammaires formelles ont ainsi réimporté en linguistique la tradition grammaticale dans ce qu'elle a de plus sommaire – les parties du discours selon Chomsky restent ce qu'elles étaient chez Denys le Thrace, et dans le même ordre¹⁵, même si leur traitement est réélaboré dans les grammaires *context-free*. Aussi la grammaire universitaire, restée très dépendante de la tradition grammaticale, a-t-elle assimilé sans difficulté les nouveautés (parfois cosmétiques) du chomskisme, comme les arbres syntaxiques.

Or, et la découverte des grammaires sanscrites y a contribué, la linguistique historique et comparée a ébranlé au début du XIX^e cet édifice construit de Denys le Thrace à Priscien, et à peine ravalé ensuite, des grammaires spéculatives médiévales jusqu'aux grammaires philosophiques de l'âge classique. En effet, au contraire de la grammaire, toujours tributaire de la définition ontologique des parties du discours et de la logique des classes et des propositions, elle peut se passer complètement d'assomptions ontologiques (comme les théories de la représentation, de la référence, etc.), au profit d'une description des formes linguistiques effectives et de leur sémiotique.

Enfin, en élaborant les concepts de *phonème* et de *morphème*, la linguistique historique et comparée a notoirement étendu le champ des observables linguistiques, tant en phonétique qu'en sémantique (Reisig). Or ces deux concepts fondamentaux, qui ont permis la

¹⁴ Ces clichés demeurent jusqu'à nos jours, cf. Charaudeau, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, 1992.

¹⁵ Je ne parle pas ici des grammaires catégorielles, qui combinent ces catégories mais sans les critiquer.

comparaison des langues et ouvert le champ de la diachronie, restent tout bonnement ignorés en philosophie du langage, où l'on en reste aux mots et aux propositions – qui, rappelons-le, ne sont pas des concepts linguistiques¹⁶.

En outre, les notions de document, de texte et d'œuvre, jusque là restées hors du champ grammatical, deviennent cruciales pour la lecture des corpus, qui depuis l'école d'Alexandrie est l'horizon de ces disciplines auxiliaires que sont les « sciences du langage. Ainsi, il devint banal en linguistique historique comparée de travailler sur des questions de mythologie et de littérature : par exemple, Bréal fait sa thèse sur Hercule et Cacus ; Saussure, dans la décennie qui suit la rédaction de *De l'essence*, étudie les *Nibelungen*, multiplie les enquêtes sur le saturnien, etc. Il dépasse largement l'espace confiné de la grammaire, comme le montre ce passage de *De l'essence* : « Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., *le tout étant inséparable*.¹⁷ »

Cette extension, remembrement et réunification de la linguistique a eu de grandes conséquences en science des religions, avec Dumézil notamment, en anthropologie avec Lévi-Strauss, etc. Mais il reste bien nécessaire aujourd'hui en linguistique même, où une atomisation disciplinaire redouble la multiplication des modèles partiels : on rencontre par exemple des morphologues qui ne veulent pas avoir affaire à la syntaxe, comme des syntacticiens qui le leur rendent bien. D'où la nécessité d'un programme « d'interdisciplinarité interne » pour une linguistique démembrée en « sciences du langage » ; d'où aussi, à plus forte raison, le rôle crucial du programme sémiologique dans la cohésion des sciences de la culture (dont le structuralisme des années 1960 fut un épisode aussi notable que discutable).

La pensée saussurienne, telle qu'elle se formule dans *De l'essence* reste stimulante, tant par ses propositions que par ses inachèvements. Dans certains domaines, comme la sémantique, la problématique qu'elle inspire reste la seule voie pour objectiver le sens linguistique indépendamment des représentations mentales, variables et évanescents, des sujets parlants comme des prétendus référents, qui ne sont que des préjugés macroscopiques de l'ontologie substantialiste de « bon sens ». Après des décennies de recherches bien financées, la sémantique logique (bien qu'adéquate aux langages formels) reste sans capacités descriptives pour les langues et les textes, incapable de calculer la variabilité des occurrences, de résoudre des problèmes de continuité thématique et *a fortiori* de caractériser les variations sémantiques selon les discours, genres et styles.

¹⁶ Le mot est une convention graphique tardive, la proposition un concept logique, car elle est susceptible de valeurs de vérité.

¹⁷ *ELG, De l'essence double du langage*, p. 45 (soulignement de Saussure)

Faudrait-il décrire d'autres mondes, celui des représentations mentales ou celui de la physique naïve, pour dire pouvoir étudier le sens ? Cette subordination de la sémantique à la logique ou à la psychologie (Jackendoff) répète le préjugé millénaire que le langage est un instrument (au demeurant mauvais) de la pensée.

Dans le domaine florissant du Web sémantique, la sémantique, purement logique, est celle d'un langage de prédicats élémentaires (le RDF¹⁸), la référence de tout argument étant assurée par son URI¹⁹ qui permet de le localiser dans le réseau, chacun fonctionnant comme un nom propre dont la dénotation serait rigidement assurée par un lien – comme jadis l'Intellect archétype assurait la référence correcte de nos idées.

Or la théorie saussurienne de la dualité signifiant/signifié (la sémosis) non seulement n'a pas d'équivalent mais peut se révéler fructueuse, par exemple pour les « grammaires de construction », développées en linguistique cognitive depuis une quinzaine d'années et qui délaissent le dualisme traditionnel pour s'intéresser à la sémosis (une *construction* est un appariement entre une expression et un contenu).

En linguistique de corpus, les théories computationnelles issues du chomskysme, partielles et locales, attachées aux structures grammaticales, sont dépassées dès lors qu'il s'agit de recherche d'information au-delà des mots-clés. En revanche, inspirée de *De l'essence*, la problématique de la définition des unités contextuelles et textuelles, comme le passage permet d'obtenir de meilleurs résultats, car elle ne postule pas l'identité à soi des unités, admet des unités non discrètes ou encore absentes (par contraste de sections ou de textes appartenant au même corpus ; cf. l'auteur, 2011).

Enfin, la multiplication des documents multimédia impose un élargissement de la réflexion sémiologique : par sa conception non substantialiste, qui dépasse la classification des signes par les canaux sensoriels ou « modalités », elle s'avère féconde. Les humanités numériques que les décideurs appellent de leurs vœux trouvent là un programme théorique à développer.

Aussi, sans négliger les problèmes de génétique textuelle ou d'histoire des idées, les réflexions présentes sur *De l'essence* et le projet de Saussure peuvent-elles permettre une reformulation et un élargissement des exigences scientifiques de la linguistique, en nous engageant non seulement à approfondir ses liens avec la philologie et l'herméneutique, mais encore à accroître son exigence intellectuelle et à l'ouvrir à de nouveaux champs d'application.

¹⁸ *Resource Description Framework*. En avril 2012, Tim Berners-Lee, initiateur du Web sémantique, annonçait fièrement disposer de 31 milliards de triplets RDF.

¹⁹ *Unique Resource Identifier*. Les URL sont le type d'URI le plus connu.

Bibliographie

Corpus saussurien

- [CLG] : *Cours de linguistique générale* (1972). Paris : Payot.
- [CLG/E1] : *Cours de linguistique générale* (1968), édition critique par R. Engler, tome I. Wiesbaden : Harrassowitz.
- [CLG/E2] : *Cours de linguistique générale* (1974), édition critique par R. Engler, tome II, appendice. Wiesbaden : Harrassowitz.
- [ELG] : *Écrits de linguistique générale* (2002), Paris, Gallimard. Édition par S. Bouquet et R. Engler.
- [LLG] : *Leçons de linguistique générale*. (à paraître) Paris, Gallimard. Édition par Simon Bouquet et Antoinette Weil.
- [Cours I, Riedlinger, B] : Komatsu, E. & Wolf, G. (1996). *Premier cours de linguistique générale (1907) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*. Oxford/Tokyo, Pergamon.
- [Cours III, Constantin, C] : Constantin, E. (2005). Linguistique générale. Cours de M. le professeur F. de Saussure, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, pp. 71-289.
- [SM] : Godel, R. (1959) *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz.
- Bally, Ch. & Gautier, L. (éd.) (1922) *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* (pp. 513-525), Genève, Sonor.
- Komatsu, E. (éd.) (1993) *Cours de linguistique générale. Premier et troisième cours d'après les notes de Riedlinger et Constantin*, Tokyo, Université Gakushuin.
- Parret, H. (éd.) Les manuscrits saussuriens de Harvard, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1993 [1994], 47, pp.179-234.
- Saussure (de), F. (1986) *Le leggende germaniche*, A cura di A. Marinetti & M. Meli, Este, Libreria editrice Ziolo.

Autres références

- Benveniste, Émile, éd. (1964) Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, *CFS*, 21, pp. 91-125.
- Benveniste, Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Paris, Gallimard.
- Bouquet, Simon (1997) *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- Bouquet, Simon (éd.) (2003) *Saussure*, Cahiers de l'Herne, Paris.
- De Mauro, T. (1972) Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure. In F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (pp. 319-477), Paris, Payot.
- De Mauro, T., éd. (2005) Ferdinand de Saussure, *Scritti inediti di linguistica generale*, Bari, Laterza.
- Depecker, Loïc (2011) *Comprendre Saussure — d'après les manuscrits*, Paris, Armand Colin.
- Depecker, Loïc, éd. (2012) L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure, *Langages*, 185.
- Engler, Rudolf (1987) Die Verfasser des C[ours de] L[inguistique] G [énérale], in Schmitter, Peter (ed.), *Geschichte der Sprachtheorie 1. Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik*, Tübingen, Narr, pp. 141-161.
- Engler, Rudolf, éd. (1968) *Cours de linguistique générale*, édition critique, t. I, Wiesbaden, Harrassowitz.

- Engler, Rudolf, éd. (1974) *Cours de linguistique générale*, édition critique, t. II, appendice : *Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Engler, R. (1980) Sémiologies saussuriennes, 2. Le canevas, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 34, 3-16.
- Fehr, Johannes (2000) *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF.
- Godel, Robert (1960) Inventaire des manuscrits de F. de Saussure, *CFS*, 17, p. 5-11).
- Greimas, Algirdas Julien (1957) L'actualité du saussurisme, *Le français moderne*, 24, p. 191-203.
- Jäger, Ludwig (1976) Ferdinand de Saussures historische-hermeneutische Idee der Sprache. Ein Plädoyer für die Rekonstruktion des Saussureschen Denken in seiner authentischen Gestalt, *Linguistik und Didaktik*, 7/27, pp. 210-244.
- Matsuzawa, Kazuhiro (2003) Notes pour un livre sur la linguistique générale — présentation et édition, in Bouquet, éd. 319-322.
- Matsuzawa, Kazuhiro (2012) Puissance de l'écriture fragmentaire et « cercle vicieux » — Les manuscrits de De l'essence double du langage de Ferdinand de Saussure, *Genesis*, 35, pp. 41-57).
- Meillet, Antoine (1913) Ferdinand de Saussure, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 18, 61, pp. 69-85.
- Milner, Jean-Claude (1995) *Pour une science du langage*, Paris, Seuil.
- Normand, Claudine (2000) *Saussure*, Paris, Les Belles Lettres.
- Rastier, François (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- Rastier, François (2001) *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- Rastier, François (2003) Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée, in Bouquet, éd., pp. 23-51.
- Rastier, François (2005) Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus, in Geoffrey Williams, éd., *La linguistique de corpus*, Presses universitaires de Rennes, pp. 31-46 ; aussi : *Texto !*, <http://www.revue-texto.net>
- Rastier, François (2006) Saussure au futur. Écrits retrouvés et nouvelles réceptions, *La linguistique*, 42, 1, pp. 3-18.
- Rastier, François (2010) Saussure et la science des textes, in Jean-Paul Bronckart, Ecaterina Bulea, Cristian Bota, éd., *Le projet de Ferdinand de Saussure*, Genève-Paris, Droz, pp. 315-336.
- Rastier, François (2011) *La mesure et le grain — Sémantique de corpus*, Paris, Champion.
- Rastier, François (2012) Lire les textes de Saussure, *Langages*, 185, pp. 7-20.
- Sanders, Carol, éd. (2006) *The Cambridge Companion to Saussure*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Starobinski, Jean (1971) *Les mots sous les mots. Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.
- Trabant, Jürgen (2005) Faut-il défendre Saussure contre ses amateurs ? Notes item sur l'étymologie saussurienne, *Langages*, p. 111-128.
- Utaker, Arild (2002) *La philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*, Paris, PUF.